De la bête à l'homme (à l'humain)

Daniel 7, 1-3. 13-18. 27 ; Apocalypse 7, 9-12, culte de la Toussaint

Il est trois heures du matin. Une petite fille se réveille en sursaut, le cœur battant, persuadée qu'une ombre se tient au pied de son lit. Elle appelle son père. Une porte s'ouvre, une lumière s'allume dans le couloir, et son père vient s'asseoir près d'elle. Il pourrait lui dire que les monstres n'existent pas, que ce n'était qu'un rêve, qu'il faut se rendormir. Mais elle a encore les yeux pleins de ce qu'elle a vu. Alors il ne discute pas. Il reste là, près d'elle et lui demande de raconter, et peu à peu la chambre redevient une chambre.

Voyez-vous, frères et sœurs, nous avons grandi, et les cauchemars ont changé de forme. Ils ne se cachent plus sous le lit. Ils arrivent le matin, avec la radio ou la télé : des noms de villes bombardées, des chiffres de morts que l'on ne parvient plus à se représenter, des puissants qui parlent fort et semblent tenir le monde dans leur main, et des peuples mécontents qui protestent. Et parfois ils viennent de plus près : un diagnostic médical, une lettre de licenciement, une chaise restée vide à la table. On se réveille alors avec la même question que l'enfant, sans toujours oser la poser : qui est le plus fort, finalement, entre ce qui nous menace et ce qui nous garde ?

Comme le petite fille, Daniel fait aussi ce cauchemar. Les quatre vents du ciel soulèvent la grande mer, et de l'abîme montent des bêtes, l'une après l'autre, chacune plus terrible que la précédente. Ceux qui ont lu ce livre les premiers, au IIe siècle avant notre ère, n'avaient pas besoin qu'on leur explique. Ils vivaient sous un roi grec qui profanait le Temple et persécutait les fidèles. Les bêtes, c'étaient les empires qui s'étaient succédé sur leurs vies : Babylone, les Mèdes, les Perses, les Grecs. Des pouvoirs qui dévorent plus qu'ils ne gouvernent.

Et Daniel ne sort pas apaisé de sa vision. Il le dit sans détour : « son esprit est troublé », ce qu'il a vu l'épouvante. Même après avoir contemplé le trône de Dieu, il reste un homme qui a peur. Alors, comme l'enfant qui appelle dans la nuit, il s'approche de l'un de ceux qui se tiennent là et demande ce que tout cela signifie. Et voilà que la Bible nous invite à prendre au sérieux ses interpellations sans faire semblant d'être rassurés. Elle interroge notre fois au cœur même de l'épreuve, au cœur même de la nuit. Le texte Daniel ne prétend pas que les bêtes n'existent pas. Il dit autre chose, plus difficile et peut-être plus vrai ; il dit que leur puissance leur est retirée, et leur temps est compté.

Au milieu du rêve, en effet, une figure apparaît : quelqu'un comme un fils d'homme, qui vient avec les nuées du ciel. Plus clairement, un être qui appartient clairement au genre humain. En face des 4 animaux qui représentent les empires païens, le fils de l'homme représente le Messie, précurseur de tous les peuples saints. Après la succession des bêtes surgies de la mer, voici enfin un visage humain. Lui ne monte pas de l'abîme et ne s'empare de rien ; la domination, la gloire et le règne lui sont donnés, et tous les peuples, toutes les nations, toutes les langues le servent.

On pourrait n'y voir qu'un empire de plus, simplement plus vaste que les autres. Mais tout le déplacement du texte tient dans ce passage de la bête à l'homme. Emmanuel Levinas a écrit que le visage d'autrui, avant même de parler, nous dit : tu ne tueras pas.

Le règne qui vient de Dieu porte ce visage-là, un visage qui protège l'humain au lieu de le broyer. Et lorsque Jésus, des siècles plus tard, reprend pour lui ce titre de Fils de l'homme, c'est devant ses juges, prisonnier, à l'heure où toutes les puissances de ce monde semblent l'avoir emporté sur lui. Celui à qui le règne est donné ne vient pas écraser les bêtes avec plus de force qu'elles. Non, il traverse leur violence et au cœur de la violence, il apporte sa victoire.

Le règne, entend Daniel, sera donné aux saints du Très-Haut / aux Toussaints. En ce jour de Toussaint, la Bible nous rappelle que les saints ne désignent pas une élite de héros spirituels dont nous admirerions les vitraux. Les saints de Daniel forment un peuple humilié, des gens ordinaires qui n'ont aucune prise sur les événements. La Réforme protestante a voulu retrouver cela en disant, est saint celui que Dieu met à part parce qu'il l'aime, et Luther rappelait que le croyant demeure, toute sa vie, à la fois juste et pécheur. Les saints sont des femmes et des hommes encore traversés de contradictions, de peurs nocturnes et de questions, à qui l'on confie un royaume qu'ils n'auraient jamais pu conquérir.

L'Apocalypse de Jean reprend la vision de Daniel et l'ouvre plus largement encore. Jean voit une foule immense, que nul ne pouvait compter, de toutes nations, tribus, peuples et langues. On reconnaît les mots de Daniel. Mais ces peuples ne sont plus des sujets courbés : ils se tiennent debout, vêtus de blanc, des palmes à la main. Et au cœur de la vision, près du trône, il n'y a pas une bête plus forte que les autres. Il y a un agneau.

Frères et sœurs, nous vivons dans un monde comptable, un monde qui compte. On compte les victimes, les naufragés, les malades, et à force de compter, on oublie les visages. Devant Dieu, la foule échappe au calcul. Personne pourtant ne s'y perd : chacun y a reçu son vêtement.

Aujourd'hui, certains parmi nous iront fleurir une tombe. Nous penserons à ceux qui nous ont quittés, avec tendresse, avec des regrets parfois, avec des questions restées sans réponse. L'Apocalypse ne dévoile pas le mystère de la mort ; Elle laisse entrevoir que nos morts ne sont pas tombés hors de l'histoire de Dieu, qu'ils appartiennent à cette foule qu'aucun registre ne peut contenir. Et voyez ce qu'elle chante, elle dit simplement que le salut appartient à Dieu et à l'Agneau. Elle ne fait pas l'inventaire de ses mérites. Elle chante un salut par grâce.

Cela dit, les bêtes n'ont pas disparu. Elles montent encore de la mer, et nous ne savons pas toujours comment leur résister. Je disais, la vision de Daniel n'abolit pas la nuit. Elle fait ce que fait ce père assis au bord du lit : elle ne ment pas sur l'obscurité, mais elle y laisse entrer une présence, celle de Dieu. Elle dit qui aura le dernier mot, et que ce mot ne sera pas celui de la force. C'est bien en cela que repose notre espérance, garder un visage humain au milieu de ce qui dévore, en osant dire nos peurs à Dieu plutôt que de les taire, et attendre, avec la foule innombrable, cet Amen dont nous ne connaissons encore que les premières notes. Car oui, Jésus-Christ est la victoire et le victorieux dans nos vies.

A lui soit la gloire, aux siècles des siècles, amen !